

MÉMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

Mariús VALIERE	2
Meste VERDIE	3
Arsèni VERMENOUE	5
Loís VESTREPAIN	7
Maurici VIEL	8
Ernest VIEU	9
Cristian de VILLENEUVE-ESCLAPON	10
Quelques auteurs nommés VINAS	12
August VIRE	14
Eugèni VIVARES	16
Carles VON KOTHEN	18
Germana WATON de FERRY	20

L'INSTITUTEUR MARIÚS VALIÈRE

Les membres de l'enseignement qui ont soutenu et illustré la langue et la culture occitane sont très nombreux même si, contradictoirement il s'est trouvé des enseignants qui trompés par la bourgeoisie, ont pratiqué le racisme contre la langue du pays qui était souvent d'ailleurs leur propre langue maternelle ! Une façon de cracher sur leurs parents. Mais si nous devons condamner les seconds pour leur attitude, qui partait souvent d'ailleurs de bons sentiments, il convient de mettre en avant les premiers qui se sont montrés des humanistes et des laïques.

Parmi ces derniers, j'évoquerai aujourd'hui la figure de Mariús Valière. Il est né à Marseillan, dans l'Hérault, où son père était fonctionnaire, en 1891. Mais il était de vieille souche tarnaise, sa famille étant originaire du village de Bourgougnac ; le Tarn est un département qui a fourni à notre culture beaucoup de grands noms. Son père étant mort jeune, il est élevé à Albi par son grand-père et son enfance est assez libre. Il entre en 1907 à l'École Normale d'Instituteurs. Il exerce son métier notamment à Jouqueviel, participe à la guerre de 14-18 ayant la chance d'en revenir indemne, puis il se fixe à Carmaux où il prend la direction de l'école communale de garçons du quartier Sainte Cécile. Il prend sa retraite en 1944. C'est dans cette ville qu'il meurt le 12 août 1969.

Initié assez tardivement à la langue occitane écrite et à sa pureté par le poète Thomières, c'est à partir de 1938 qu'il commence à écrire en occitan. À la fois poète et conteur, il avait le sens du rythme et de la mesure et la joie, la malice, dans l'écriture de ses contes. Une grande partie de son œuvre est demeurée inédite, jusqu'à ce que l'*Institut d'Estudis Occitans* procède en 1984 sous le titre de « Òme de Caramaus » (« Homme de Carmaux »), à une publication, suivie quelques années plus tard de ses fables qui sont des adaptations très originales de fables de La Fontaine. Ce dernier recueil est illustré de sa main, car il avait aussi de nombreux dons, en particulier ceux de dessinateur, peintre et graveur.

En 1962, il est lauréat du prix littéraire Jaufré Rudel, pour sa nouvelle poétique autobiographique « Fòc de jovença » (« Feu de jeunesse ») qui sera publié l'année suivante. Outre ses contes, il est aussi l'auteur de plusieurs comédies qui ont été présentées avec succès.

Il a été l'un des membres fondateurs de l'association occitaniste de Carmaux, *Lo Calelh (La Lampe à Huile)*, dont il sera presque jusqu'à sa mort, le directeur artistique. Cela sans difficulté car il reprenait là son métier d'enseignant.

Il a été aussi l'un des conseillers pédagogiques de l'*Institut d'Estudis Occitans* dont il a été l'un des membres actifs.

L'œuvre de Mariús Valière, très diverses, comporte quelques bonnes pages, notamment des fables, qui pourront être utilement utilisées dans l'enseignement. Il a été en outre un homme d'action qui a contribué à la diffusion et au développement de l'occitanisme, aujourd'hui très vivant, dans le Tarn.

"MESTE VERDIÉ" : LES DÉBUTS DE LA RENAISSANCE OCCITANE À BORDEAUX

C'est au moment de la Restauration, en 1815, que va se développer à Bordeaux, une écriture en occitan qui renouvellera la création du XVIII^{ème} siècle. Le chef de cette nouvelle école gasconne Joan Antòni Verdié signait sous le pseudonyme de "Meste Verdié".

Joan Antòni Verdié est né à Bordeaux le 11 décembre 1779, et il est mort dans cette ville le 26 juillet 1820. Issu d'une famille populaire, ce fut un pauvre hère, gros fégantas, plus amateur de cabaret et de ripailles que d'un travail véritable, passant d'un métier à l'autre suivant son humeur du moment : boulanger de profession, il devient vannier par goût de la vie à l'air libre, puis marchand à l'occasion, tambour de la garde nationale, et sur la fin de sa vie agent de l'octroi. En outre il accomplit un stage d'infirmier major à l'hôpital militaire de Bordeaux. Enfin, il a été également un agent royaliste, ce qui lui a probablement permis de disposer de quelques argent pour ses beuveries. Marié à 26 ans, et mal marié semble-t-il, il eut plusieurs enfants dont un ou deux au moins moururent en bas âge. C'est dans le vin et la fête que "Meste Verdié" oubliait les soucis de l'existence. Et aussi dans la poésie...

Car à cette époque, on trouvait à Bordeaux, de même que dans les autres villes occitanes, quelques rimailleurs de langue française le plus souvent aujourd'hui totalement oubliés. Ces personnages, en raison de leur écriture dans la langue dominante qui était celle du pouvoir, jouissaient d'une certaine considération. À Bordeaux, ils publiaient une revue en français, théoriquement "littéraire", *La Ruche d'Aquitaine*, qui contenait leurs rimaileries. .

Joan Antòni Verdié quant à lui commence à écrire des vers en occitan gascon pour abrégé les longues heures de corps de garde lorsqu'il était tambour,. Cette production obtient rapidement un grand succès auprès de son auditoire populaire et il acquiert une certaine renommée qui lui attire un public de "gens bien" amateurs de pittoresque. C'est ainsi que se crée une association, sorte de pléiade des poètes, ou plus exactement des rimailleurs gascons ! autour de celui qui est désormais considéré comme un maître, en l'occurrence "Meste Verdié" Il y avait dans ce groupement, entre autres, un maître de chai bordelais, Tissot, dit Tamborinòt", et un ancien soldat devenu coiffeur, Legrand. Cette "société" gasconne, "patoise" selon la terminologie de l'époque, lance alors une revue poétique pour concurrencer celle publiée par les rimailleurs en français. C'est *La Corna d'Abondença (La Corne d'Abondance)* qui paraît par fascicules. On y trouvait des contes en vers, des avis en prose, des épigrammes, des devinettes et mêmes quelques pièces lyriques d'un ton plus relevé. Il s'agit là de la première tentative connue de publication périodique en occitan.

Quant à l'œuvre de "Meste Verdié" elle consiste essentiellement dans la série des quatre aventures du personnage *Guilhaumet (Petit Guillaume)* et le dialogue des deux revendeuses, *Cadichona e Malhan*. Il a également donné un texte politique, une pastorale, des satires contre les sorciers du Médoc et une sorte de paysannerie.

Ces écrits, souvent imprimés sur feuilles volantes, ont connu un tel succès qu'ils ont ensuite été réédités à diverses reprises, la première édition complète étant réalisée peu après la disparition de "Meste Verdié". S'il s'est parfois essayé dans le genre lyrique, celui-ci s'est surtout complu dans la grosse farce avec les maris cocus et battus, les paysans mystifiés et les sorciers aux pratiques condamnables qui sont ses héros coutumiers, et sa truculence n'est souvent que de la grossièreté. Mais les types humains sont pris sur le vif et Verdié a le sens du grotesque. Il se dégage de tout cela une vie, une force comique extraordinaire qui montre que leur auteur possède incontestablement un tempérament d'écrivain. Il y a un mouvement et un pittoresque, un réalisme qui explique que les Bordelais se soient sentis en familiarité dans cette œuvre où ils se reconnaissaient et on comprend que les types créés par Verdié aient été utilisés par des auteurs gascons jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle. D'ailleurs, le personnage de

Guilhaumet a été porté à la scène et *Cadichona* a servi de titre à un journal et est devenu un type des cavalcades du Carnaval !

Pourtant, la langue employée est fort mauvaise et truffée de nombreux francismes. Ce qui s'explique par la recherche de l'effet comique à tout prix par l'auteur grâce à un mélange d'occitan et de gascon francisé, procédé il vrai courant à partir de la généralisation du français dans les milieux de la petite bourgeoisie mais qui n'a pas été utilisé par tous les créateurs. Quelques détracteurs, pour contester la popularité de "Meste Verdié", ont voulu à l'époque mettre en doute qu'il soit l'auteur de ces textes, se basant sur les constatations qu'on y trouvait une connaissance exacte de la prosodie, d'abondantes allusions à la mythologie et même des rudiments de science médicale ! À ce propos, on ne saurait oublier que Verdié avait été "infirmier major" ! Et certains de prétendre qu'il n'était, comme cela a été avancé pour Shakespeare, que le prête-nom d'un haut personnage cultivé. Toujours est-il qu'en 1819, parut une longue satire en occitan dans laquelle "Meste Verdié" était soi-disant dévoilé. Mais, quelque temps après, Joan Antòni Verdié révéla qu'il était lui-même l'auteur de cette satire et il confondit ainsi ses détracteurs.

"Meste Verdié" est un véritable créateur même s'il a été un écrivain anti-renaissantiste car il a adopté une situation patoisante et qu'il n'a pas soutenu la dignité de la langue et donc du peuple qui la portait. Mais son exemple devait contradictoirement encourager la production autochtone et permettre plus tard le développement de l'occitanisme dans la région bordelaise.

ARSÈNI VERMENOUBE, POÈTE DE LA HAUTE-AUVERGNE

La Haute-Auvergne est constituée essentiellement par le région d'Aurillac. On y parle l'occitan languedocien, alors qu'en Basse-Auvergne, c'est-à-dire la région de Clermont-Ferrand, on parle l'occitan du nord qui présente certaines particularités. La Haute-Auvergne a fourni un nombre important d'écrivains à notre littérature, et actuellement, elle est un foyer de création puissant.

Arsèni Vermenouze qui a été l'un des premiers créateurs à œuvrer pour le renaissance occitane, est né à Vielles, près d'Ytrac, à une dizaine de kilomètres d'Aurillac, le 26 septembre 1850, dans une famille aisée qui exploitait une ferme à l'aide de servantes et de valets. Son père allait vendre des marchandises en Espagne dans la tradition des "Espagnols" du Cantal. Cette situation rappelle celle des "Mexicains", hommes de la vallée de l'Ubaye qui partaient pour le Mexique car ils n'avaient pas assez de travail sur place... Il accomplit des études sérieuses à l'École Supérieures des Frères, à Aurillac. À 16 ans, il suit son père en Espagne et, jusqu'en 1883, il mènera cette double vie d'épicier et de poète, car il avait été saisi par le démon de la poésie. Il revenait tous les deux ans passer quelques semaines à Vielles. C'est en Espagne qu'il acquiert des idées républicaines et anticléricales. Mais, il décide de rentrer au pays, et il passe quelques mois à Bordeaux afin de s'initier à la préparation des liqueurs. Il s'installe ensuite à Aurillac où il ouvre un commerce de liqueurs qu'il abandonne en 1900 pour se retirer à Vielles car atteint cette année-là de tuberculose. C'est son retour à Aurillac qui marque un revirement : il revient à la foi religieuse et il abandonne ses velléités sociales et politiques avancées. Désormais, il sera intégré au système traditionaliste ; il deviendra un bon nationaliste français, la défaite française de 1870 ayant joué un rôle dans cette évolution. Il meurt à Vielles le 8 janvier 1910.

C'est durant son séjour en Espagne qu'il avait commencé à versifier en français et aussi en occitan, la nostalgie du pays devant y être pour quelque chose. Une fois établi à Aurillac, il est intéressé pas tant par le commerce que par les excursions en Cantal, la chasse et la poésie. Il y est vite connu pour ses poèmes politiques en occitan publiés dans le journal du radical Bancharel, *L'Avenir du Cantal*, qu'il abandonnera en raison de ses nouvelles idées politiques et religieuses. En français, il collabore en vers à *La Croix du Cantal*, où il se montre un polémiste nationaliste ardent. Il publie dans le journal *Le Moniteur* des poèmes occitans sur la vie en Haute-Auvergne qu'il réunit dans son premier recueil, « Flors de brossa » (« Fleurs de bruyère »), qui paraît en 1896. Parallèlement, il publie des vers français qui auront un certain succès.

Encouragé par le journaliste Felician Court, qui soutient le Félibrige, il crée en 1894 une association félibréenne à Aurillac, l'*Escòla Felibrenca de la Nauta-Auvèrnha e del Naut-Miegjorn (École Félibréenne de la Haute-Auvergne et du Haut-Midi)*, qui publie une revue *La Cabreta (La Cornemuse)* ; elle obtient un gros succès puisqu'elle tire à 7 000 exemplaires. En 1900, il est coopté majoral du Félibrige, sorte de distinction basée surtout sur la création littéraire.

Ami de l'abbé Ramond Four (1877-1918), il modifie le système d'écriture phonétique qu'il utilisait jusque-là, et il adopte une graphie assez proche de celle qui est actuellement utilisée par la quasi totalité des écrivains d'oc. C'est dans celle-ci qu'en 1909 il publie « Jos la clujada » (« Sous le chaume »), recueil poétique dont une réédition a été effectuée par l'*Institut d'Estudis Occitans* vers 1980.

Dans cet ouvrage, Vermenouze décrit un aspect de l'identité occitane en Auvergne en se référant au passé : ce qu'il présente est vrai mais se situe dans une société en voie de disparition, qui est condamnée par le capitalisme. Au point de vue historique, tout cela est intéressant, mais on ne voit pas les ouvriers des fabriques d'Aurillac ou les mineurs de

Champagnac qui paraissent ne pas avoir d'existence ! De plus, s'il versifie, il ne fait aucune allusion aux contes, à la littérature orale, ce qui peut paraître curieux mais montre qu'il se trouvait sous l'influence de la culture dominante parisienne.

Finalement, ce qu'il présente, ce sont des tableaux conventionnels, idéalisés, où la peine des hommes n'apparaît pas ou peu, et si elle apparaît parfois, Dieu est là pour soulager les pauvres... Son style est parlé, il y a peu de recherche littéraire. Malgré la célébrité que s'est acquis Vermenouze en Auvergne, son écriture est médiocre. Mais, de même que pour un Père Bellot (*La Marseillaise*, 18 novembre 1990) par exemple, ce qui compte est son importance historique dans le développement de la création occitane future. Sans lui, il est probable que la renaissance occitane en Auvergne n'aurait pas connu l'ampleur qu'elle a atteint.

LE POÈTE BOTTIER LOÏS VESTREPAIN

Nous avons vu, avec Lucian Mengaud, comment à Toulouse, dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, se manifestaient des créateurs occitans dont le succès ne dépassaient guère les limites de cette cité. C'est également le cas avec Olimp Benazet et Loïs Vestrepain.

Aujourd'hui c'est ce dernier que je vais vous présenter. Loïs Catarina Vestrepain est né à Toulouse le 17 août 1809, en plein centre de la cité rose, à la rue du Taur où résidait son père, Pèire, cordonnier, et sa mère Maria Rouquette. Il suit les cours de l'école primaire, et à 13 ans, il est apprenti bottier chez son père. À la mort de ce dernier, il sera maître bottier jusqu'à sa mort, dans son magasin de la rue de la Pomme, où il occupait en outre une piqueuse et deux ou trois ouvriers ou apprentis. À ses heures perdues, il s'essayait dans la poésie, une poésie proche de la rimaille d'ailleurs, ce dont il était parfaitement conscient. Il constitue l'exemple type de ces poètes-ouvriers qui en réalité, étaient le plus souvent de petits artisans. Il meurt à 56 ans, le 25 décembre 1865.

Grand, le tablier de cuir passé autour d'un ventre rebondi, il était très liant avec ses clients et ses amis qu'il accueillait toujours avec le sourire et qu'il ne laissait jamais partir sans les régaler d'une bonne plaisanterie, et surtout les clientes, d'un gracieux madrigal !

Très aimé dans le quartier, il mettait en vers les mœurs et les événements locaux : il était au fonds, la voix populaire de la cité. Mais cela, hors la politique, ce qui veut dire qu'il se ralliait à tous les régimes : il a loué tant celui du roi-citoyen Louis-Philippe, que la Seconde République ou le Second Empire !

Par ailleurs, il est assez proche, avec il est vrai moins de talent, d'un Fortunat Chailan, lorsqu'il se moque des paysans avec « Las aventuras d'un campanhard a Tolosa » (« Les aventures d'un campagnard à Toulouse ») et « Las aventuras d'un Tolosenc a la campanha » (« Les aventures d'un Toulousain à la campagne »).

Il est bien meilleur lorsqu'il se fait le porte-parole de l'indignation populaire à l'occasion des scandales financiers (ils étaient nombreux aussi au « bon vieux temps » !), avec « Les furets del numerari o les bancarotiers frauduloses » (« Les furets du numéraire ou les banqueroutiers frauduleux »), ce qui, il est vrai ne l'engage pas politiquement.

Bien entendu, le modèle de Vestrepain, de même que pour Mengaud, est le poète d'Agen, Jasmin. Il tente de l'imiter en composant des odes et autres poèmes élevés, ou de longs récits en vers. Mais, même s'il est couronné au concours de langue d'oc de la *Société Archéologique de Béziers*, il ne soutient pas la comparaison. Disons qu'au mieux, il est médiocre, car il ne sait alors éviter ni les longueurs, ni la platitude, ni les banalités, ni l'enflure. Et c'est bien dans les scènes locales, dans les descriptions de tableaux de mœurs, bref tout ce qui est léger et ne demande pas une grande connaissance de la littérature, qu'il peut passer.

Et cela se remarque surtout dans ses chansons dont l'une, « La baniera tolosena » (« La bannière toulousaine »), est devenue comme une seconde « Tolosena », la chanson célèbre de Lucian Mengaud.

La langue est peu travaillée ; les francismes sont nombreux et les tournures françaises abondent, même si, à partir de 1860, lorsqu'il publia les textes qui lui paraissaient dignes de l'être dans l'épais recueil « Las espigas de la Lenga Mondina » (« Les glanures de la Langue Toulousaine »), illustré de gravures sur bois, il ait tenté semble-t-il, d'écrire un occitan plus pur ainsi que le montre la sorte de dictionnaire qui y figure.

Il reste que Loïs Vestrepain, par la présence d'un occitan écrit, a préparé l'avenir dans une Toulouse qui était encore bien endormie.

LE DESSINATEUR MAURICI VIEL

La plus grande partie du département de la Drôme est historiquement de langue occitane. L'introduction du français, en dehors bien entendu des prétendues élites, comme dans toute l'Occitanie n'y est que très récente : début du XIX^{ème} siècle. Cependant la renaissance littéraire occitane, certes moins importante qu'en basse Provence et en bas Languedoc, s'y est développée sous l'influence précisément de ces régions avec lesquelles les relations étaient étroites.

Maurici Viel, bien qu'il ait écrit surtout en français, a eu une grosse importance en raison de son engagement occitaniste. Maurici Viel est né à Puygiron, village situé non loin de Montélimar, dans la vallée du Jabron, le 9 février 1851, dans une famille paysanne. De santé fragile, il ne peut participer au travail de la terre et c'est son frère qui conserve la ferme. Lui-même fait de bonnes études et devient dessinateur. C'est ainsi qu'il gagne sa vie avec son crayon en dessinant des illustrations pour les livres et les revues. Intéressé par la vie de son village, il publie en 1875 un ouvrage, « Au bord du Jabron », dans lequel il se livre à une sorte de travail d'ethnologue. Cela lui vaut les félicitations de Mistral. Il semble qu'il avait senti très jeune l'importance de la langue dans la culture et en 1881, avec l'aide des écrivains de la région dont certains ont rejoint le *Félibrige* tels Gacian Almorice, Ròc Grivel, Loïs Moutier, Ernèst Chalamel, il sort une revue artistique et littéraire, *L'Alouette Dauphinoise*. Il se marie la même année et aura 2 filles. Deux ans plus tard il est appelé par l'imprimeur Souchon, originaire de Montélimar pour diriger le journal *Hyères-Journal*. Il restera à Hyères jusqu'en 1889, et c'est lui qui sera le principal organisateur des fêtes du *Félibrige* qui se dérouleront dans cette ville en 1885. En 1908, il devient bibliothécaire et conservateur du Musée et de la Bibliothèque municipale de Montélimar, emploi qu'il assurera jusqu'en 1928. Il meurt dans cette ville le 4 mars 1929.

C'est surtout par ses articles en français qu'il soutient la culture occitane. Et aussi par ses illustrations de grande qualité. En effet, dans les ouvrages publiés par Juli Charles-Roux, l'industriel et homme politique marseillais, qui soutient comme l'on sait la dignité de l'occitan à égalité avec le français, on trouve de très nombreux dessins de Maurici Viel. C'est le cas dans les livres « Souvenirs du passé », « Le costume en Provence », « Légendes de Provence », « Le jubilé de Frédéric Mistral », sans parler d'autres publications.

Quant à son œuvre occitane, bien qu'elle soit mince, elle est d'excellente facture, car si ses textes littéraires en français traînent un peu en longueur, ceux en occitan sont beaucoup plus enlevés, plus vifs. Et l'on sent que là il est à l'aise pour s'exprimer. Cette œuvre comporte un poème, « La bèla dama » (« La belle dame »), une chanson, « A Ieras » (« À Hyères »), et 2 nouvelles, « La nòça de Frederic » (« La noce de Frédéric ») et « Aqueu coquin de Cadet » (« Ce coquin de Cadet »).

Pour ce qui est de « La bèla dama », ce poème s'inspire du folklore, « La nòça de Frederic » est l'histoire d'un amoureux de la nature qui finalement se laisse marier par une fille. Le texte le plus intéressant est certainement « Aqueu coquin de Cadet » qui est le récit d'un jeune homme qui aime un peu trop furer après les filles et qui, finalement, devenu vieux, se retrouve tout seul. L'expression occitane de Maurici Viel est excellente, et tout en utilisant une langue d'un certain niveau littéraire, il parvient à demeurer dans un registre populaire dans une langue riche et savoureuse. Il est regrettable qu'il n'ait pas suivi le conseil de Mistral qui lui recommandait d'écrire surtout en occitan.

Ses publications sur les us et coutumes de la vallée du Jabron demeurent une source précieuse pour les études sociologiques. De plus, il a recueilli une « Chançon de mai » (« Chanson de mai »), qui sans lui aurait été perdue. En 1991, le chercheur Han Scholl, de Ponet, près de Die, a publié les divers textes de Maurici Viel qui nous sont ainsi accessibles.

LE DRAMATURGE ERNÈST VIEU

Le Bas-Languedoc, surtout dans la région située entre Narbonne et Béziers, a connu une création théâtrale occitane intense dans les années 1900-1940. L'un des auteurs les plus populaires de cette période fut Emili Barthe que j'ai déjà présenté ici (*La Marseillaise*, 7 octobre 1999). Son exemple fut contagieux puisque plusieurs auteurs dramatiques se révélèrent à sa suite. Ce fut le cas notamment d'Ernèst Vieu et de Leon Cordes.

Le premier est né en 1894 dans une famille de vigneron de Robian (Aude). C'est là qu'il a grandi et qu'il est allé à l'école primaire avant d'entrer dans l'administration des PTT et de devenir receveur des postes. Il est mort à Argeliers (Aude), le 25 août 1971.

Passionné de théâtre, il débute comme acteur en tenant des rôles divers dans des pièces d'Emili Barthe. Il se montre d'ailleurs un acteur extrêmement doué, et le rôle de Vedrinèl qu'il tint dans l'une des pièces de Barthe, « Nina », le consacra comme l'un des artistes les plus puissants de son époque. C'est cette participation active aux pièces d'Emili Barthe qui poussa ce dernier à concevoir des pièces comportant une mise en scène véritable, c'est-à-dire contenant quelque chose de plus qu'un simple décor : des sentiments et une action avec un fond psychologique. On peut dire qu'ainsi Ernèst Vieu a contribué à la création de plusieurs des meilleures pièces d'Emili Barthe.

Il a été l'un des créateurs de la troupe théâtrale *La Cigala Narbonesa* (*La Cigale Narbonaise*) qui devait obtenir un grand succès auprès des milieux populaires et dont il fut le directeur. C'est à ce moment qu'il se décida à se mettre à l'écriture afin de fournir à sa troupe des textes. Auprès de quelques pièces publiées, près de 40 autres, déposées à la bibliothèque de Narbonne, sont demeurées manuscrites ! Et à côté de celles en un acte, il en a donné plusieurs en 2 actes et en 3 actes. La langue qu'il utilise est excellente ; elle correspond à celle parlée avec une recherche pour une purification du vocabulaire.

Quant à *La Cigala Narbonesa*, c'était aussi le titre d'une revue qu'il avait créée et dont il était le rédacteur en chef. En 1940, après la défaite, il assura jusqu'à l'année suivante, l'administration de la revue *La Tèrra d'Òc* (*La Terre d'Oc*), qui continuait *Òc*. Enfin, il a été directeur de l'*Ofici del Teatre d'Òc* (*Office du Théâtre d'Oc*) dont il avait été également l'un des fondateurs.

Par ailleurs, Ernèst Vieu a écrit un certain nombre de poèmes et de récits qui ont paru dans *La Cigala Narbonesa* ainsi que dans une autre revue *Trencavel* (*Trencavel* est le nom du vicomte de Béziers et de Carcassonne, Raimond Rogier Trencavel, assassiné par Simon de Montfort, chef de la croisade dite des Albigeois, le 10 novembre 1209, dans la prison de Carcassonne). Il a aussi publié deux ouvrages, le second en collaboration avec Joan-Maria Petit, dans lesquels il établit un catalogue des pièces du théâtre occitan.

Ernèst Vieu, à la fois acteur, auteur, directeur de troupe, metteur en scène, décorateur et régisseur, a profondément marqué le théâtre occitan en Narbonnais et plus largement bien au-delà par son exemple et la rigueur de son travail. Il inspirera après lui de nombreux dramaturges.

UN POLÉMISTE NÉ : CRISTIAN DE VILLENEUVE-ESCLAPON

Un certain nombre de personnages n'ont pas été des créateurs mais ont joué un rôle important dans l'histoire de l'occitanisme. C'est le cas, comme nous allons le voir aujourd'hui avec le marquis Cristian de Villeneuve-Esclapon dont l'influence fut déterminante pour éliminer le capoulier du Félibrige Pèire Devoluy qui, il est vrai, l'avait bien aidé étant donné son caractère entier !

Enric Maria Cristian, marquis de Villeneuve-Esclapon, est né à Aix en Provence le 8 août 1852. Il effectue de bonnes études. Royaliste traditionaliste bon teint, il rejoint les troupes de Don Carlos en Espagne, au moment de la seconde guerre carliste, en 1873, et y devient attaché d'état-major. Je rappelle que les carlistes représentaient les partisans de la monarchie absolue. Vaincus, ils abandonnent la lutte en 1876 alors que le marquis de Villeneuve est revenu en France en 1874 où il devient secrétaire particulier du préfet de l'Hérault. Ses origines provençales le font à ce moment commencer à s'intéresser à la renaissance occitane et au Félibrige. Il se marie avec la princesse Joana Bonaparte. Il est député boulangiste de la Corse de 1889 à 1893. Il partage ensuite sa vie entre Aix et Paris où il meurt le 3 avril 1931.

Après l'aventure carliste, il se lie avec Mistral, Aubanel et Aubèrt Arnavielle que j'ai déjà présentés ici.. Mistral profite de ses relations privilégiées avec les monarchistes espagnols pour le charger de la mission de remettre à Dona Blanca Maria, épouse de Don Carlos, un sirventès, sorte de poème engagé, dans lequel il loue la princesse. Ce qui vaudra d'ailleurs au grand poète les reproches des Catalans républicains. De Villeneuve participe à la réorganisation du Félibrige en 1876 dont il sera l'un des ouvriers du nouveau statut. Aubanel, syndic de la Maintenance de Provence qui réunit les félibres provençaux, le choisit comme secrétaire et, afin d'avoir un organe de propagande car l'une des caractéristiques du marquis de Villeneuve réside dans ses interventions parfois violentes en faveur des idées qu'il défend, il crée l'année suivante un journal, *Lo Provençau (Le Provençal)* qu'il publiera jusqu'en 1879. Dans cette publication il s'oppose notamment aux troubadours et prend la défense d'Aubanel au moment d'un incident qui oppose ce dernier, républicain bien que catholique, à Mistral et surtout Roumanille, monarchiste et catholique intégriste. Car de Villeneuve, s'il est aussi monarchiste demeure fidèle à Aubanel.

Toujours est-il qu'Aubanel est éliminé et remplacé comme syndic par Mariús Bourrelly, et par voie de conséquence, de Villeneuve est aussi remplacé. C'est à ce moment qu'il va résider le plus souvent à Paris. Il sera membre de la *Société des Félibres de Paris* dont il deviendra vice-président. En 1892, il soutient le manifeste fédéraliste rédigé par des jeunes félibres dont Carles Maurras. Car de Villeneuve est partisan du fédéralisme et opposé à la centralisation de type césariste de la République, héritière du bonapartisme. L'un des premiers il utilise d'ailleurs le terme "d'autonomie", fondement du marxisme ! Ce qui peut paraître étonnant de la part d'un monarchiste, mais les hommes ont des contradictions liées à leur histoire personnelle !

Jusqu'à l'élection de Pèire Devoluy à la fonction de capoulier du Félibrige, de Villeneuve ne s'implique plus guère dans les affaires félibréennes. Il faut dire que le Félibrige, dirigé à partir des années 1888 par les hommes d'envergure limitée que sont Roumanille puis Félix Gras, et lié en raison du virage de Mistral, aux éléments aristocratiques et réactionnaires, est somnolant. Certains protestent contre cet état de fait. Mistral en prend conscience, et il soutient Pèire Devoluy qui en 1901, à la mort de Félix Gras, devient le nouveau capoulier.

Ce dernier, qui a certes de la bonne volonté et est un homme d'action, mécontente pourtant beaucoup de monde, tant chez les monarchistes catholiques que chez les républicains et les socialistes. Coopté en 1906 majoral du Félibrige, de Villeneuve, qui a le sens de la

conspiration, sera le fédérateur d'une sorte de complot contre Devoluy et son équipe. À ce propos, on notera qu'il était désigné par de nombreux félibres, sous le pseudonyme de "Verineta d'Escorpion", c'est-à-dire "petit venin de scorpion" ! Toujours est-il qu'il mène la lutte contre Devoluy qui, avec les événements lors de la révolte des vigneron en 1907, s'est aliéné Mistral. Et après la « Santa Estèla » (« Sainte Estelle ») mémorable de 1909, à Saint Gilles (Gard), Devoluy est contraint de démissionner.

Remplacé par Valèri Bernard, ce dernier ne trouve pas plus grâce aux yeux de de Villeneuve qui fonde un journal pour lutter contre le nouveau capoulier, *Occitania*, qui sera publié de 1910 à 1913. C'est lui d'ailleurs, qui provençal, contribua à répandre le terme "d'Occitanie", qui désigne aujourd'hui pour les scientifiques, l'ensemble des pays d'oc.

Au moment de la guerre impérialiste de 1914, de Villeneuve sera tenté par un séparatisme en vue de créer un état occitan indépendant. Il prendra même paraît-t-il, des contacts avec les Allemands dans ce but ou en tout cas pour soutenir une paix de compromis, ce qui rejoignait les idées léninistes. Malheureusement nous manquons de documents précis sur cet épisode qu'il serait intéressant de mieux connaître. Après la guerre, il continuera à jouer un rôle dans le Félibrige, s'opposant notamment à la cooptation de Carles Maurras comme majoral.

Cristian de Villeneuve a finalement peu écrit en occitan, et surtout des textes journalistiques publiés dans *Lo Provençau*, *Occitania*, et aussi dans *l'Armanac Provençau* (*l'Almanach Provençal*). Mais son rôle doit être considéré au point de vue de la politique et de l'action qu'il a menée à l'intérieur du Félibrige. Sans celle-ci Pèire Devoluy aurait-il pu parvenir à une transformation de l'association ? On peut le penser, mais on ne refait pas l'histoire.

SUR QUELQUES AUTEURS NOMMÉS VINAS !

La région de Béziers a été comme nous l'avons vu, un centre important de la renaissance occitane du XIX^e siècle. Et naturellement, elle le demeure puisque actuellement elle abrite entre autre le *Centre Inter-Régional de Développement de l'Occitan (CIRDOC)*. Cette permanence explique qu'elle ait fourni de nombreux créateurs. Parmi ceux-ci je présenterai aujourd'hui le docteur Joan Vinas, ou plus précisément ce que je nommerai les "Vinas", puisque le pluriel est de rigueur..

Joan-Maria Vinas est né à Loupian, bourg proche de l'étang de Thau, le 11 septembre 1860. Après des études brillantes, il suit les cours de l'école de médecine de l'armée et devient médecin major des troupes coloniales. Il parcourt ainsi plusieurs des colonies de ce que les impérialistes nommaient à l'époque l'Empire Français. Lorsque arrive l'heure de la retraite, il s'installe à Bassan où il a acquis un domaine, et se convertit en propriétaire-viticulteur. C'est à Bassan qu'il meurt le 10 février 1936.

Il semble qu'il soit venu à la littérature occitane assez tard sous l'influence de ses travaux archéologiques et de l'histoire locale , c'est d'ailleurs cela qui le fera admettre à la *Société Archéologique de Béziers* qui, je le rappelle, fut créée sous l'action de Jaume Azaïs (*La Marseillaise*, 2 juillet 2001), en 1834, et organisa des concours littéraires en occitan dès 1838. Joan Vinas deviendra un président écouté de cette société et en outre, c'est lui qui sera le rapporteur des concours en langue d'Òc.

C'est donc vers la quarantaine qu'il commence à s'intéresser à la langue occitane qui est évidemment celle qu'il a pratiquée avant le français, ou plus exactement le francitan. Il s'engage dans le mouvement félibréen et en 1906, il est l'un des fondateurs, avec le notaire Pau Cassan et les docteurs Pau Albarel et Leopold Vabre; d'une nouvelle société félibréenne à Béziers, *La Cigala Lengadociana (La Cigale Languedocienne)*. C'est dans la revue de même nom qu'il publiera des poèmes ainsi que des discours, dont notamment son célèbre « Imne del vin » (« Hymne du vin »). Poésie classique et écriture en prose facile dans laquelle sont développés les thèmes félibréens. Le docteur Joan-Maria Vinas a été plus un propagandiste de la langue et de la culture occitanes qu'un écrivain, mais son travail pratique a permis à celles-ci de se constituer à Béziers un public bourgeois qui ne lui était pas, à priori, favorable.

En 1918, il avait été coopté majoral du Félibrige, c'est-à-dire membre d'une sorte d'académie de cette association, et sa fille fut reine du Félibrige, titre honorifique, de 1920 à 1927. Quant à son fils, Joan Vinas, né à Maureihan (Hérault), mort en 1973, il a laissé quelques poèmes en occitan et il a écrit une étude consacrée à la poétesse et dramatisante Joana Barthès (1898-1972), qui signait Clardeluna.

Un poète de même patronyme Joan-Maria Vinas, bien qu'il n'y ait aucun lien de parenté à ma connaissance, est Gaston Vinas.

Loïs Teodòr Gaston Vinas est né à Florensac (Hérault), en 1885, et il est mort à Châteauneuf de Grasse (Alpes Maritimes), le 30 juin 1940. Marié en 1909 avec Maria Loïsa Cugnenc, il avait participé à la guerre impérialiste de 1914-18 et était revenu mutilé des tranchées. En 1919, il s'installe à Béziers et y obtient la gérance d'une petite librairie qu'il baptise "A las cigalas" ("Aux cigales"), ce qui marque évidemment un engagement en faveur de la langue occitane dans laquelle il compose des poèmes depuis longtemps. Quelques années plus tard, en 1925, il achète au 25, avenue de la République, toujours à Béziers, une librairie qui comportera un important rayon d'ouvrages occitans et il fonde une maison d'édition pour l'impression de livres en occitan, "au Gai Sçavoir".

C'est ainsi qu'il publiera les œuvres de divers auteurs comme Joan Ladoux, Rul d'Elly ou Joana Barthès. Mais aussi ses recueils poétiques qui contiennent des poèmes composés alors qu'il vivait à Florensac, avant la Grande Guerre, et des œuvres plus récentes. On ne

peut pas dire, malgré une œuvre poétique assez abondante qu'il ait été un poète de haut niveau. Ses textes sont sans relief et il n'a pas une maîtrise suffisante du verbe. En outre, la qualité linguistique laisse à désirer. Mais, une étude serait certainement à accomplir sur cette œuvre peu connue qui par ailleurs comporte des aspects originaux. Cela permettrait de mieux la situer. C'est surtout ses textes de théâtre comme « Ne parlem pas mai » (« N'en parlons plus »), ou « Prospèr viatja » (« Prosper voyage »), qui sont des comédies comiques, qui sont les plus intéressants. Ils ont été présentés sur les scènes et y ont obtenu un succès populaire important ce qui montre qu'elles étaient en phase avec les sentiments des spectateurs.

AUGUST VIRE, LE MYSTERIEUX (!!) « PEISSONIER DE LA CIUTAT »

Et oui, aujourd'hui c'est un personnage qui demeure entouré de mystère, encore qu'il ne faille pas s'imaginer pour cela que notre homme ait été un agent du FBI, du KGB ou de leurs sous-officines que sont les services secrets britanniques ou français ! En effet, plus prosaïquement qu'un simple poseur de bombe ou un dangereux séparatiste breton, corse ou occitan, c'est d'un troubaire, certes occitan (le doute subsiste donc...), que je vais vous parler.

Il s'agit d'August Vire, qui signait souvent ses productions sous le pseudonyme « Lo Peissonier de La Ciutat » (« La Poissonier de La Ciota »). D'après les éléments à ma disposition, il serait né dans cette localité que certains voudraient transformer en bordel pour s'y remplir les poches, le 13 juin 1815. Mais, il y a un mais, d'après les recherches que j'ai entreprises on ne trouve pas de trace de cette naissance à La Ciotat. Alors ? Cependant, poursuivant mes investigations, je me suis finalement aperçu que August Vire serait peut-être également un pseudonyme, et que le nom véritable de notre poissonnier, ou se prétendant tel, serait Julian Saget. Dans ces conditions, peut-être dans les registres de la mairie sera-t-il possible de retrouver l'acte de naissance qui nous éclairerait sur ses parents. Je fais appel à nos lecteurs pour vérifier cela !

Se prétendant poissonnier ai-je dit. Et oui, car là aussi il semble que le brave August ait enjolivé les choses. Ce que nous savons de lui -et Dieu sait si les renseignements que nous possédons sont minces-, nous indique qu'il aurait été ouvrier peignier. Mais, il est certain qu'une occupation de poissonnier devait sembler plus poétique... d'autant plus que La Ciotat est un port qui à l'époque comptait de nombreux pêcheurs qui devaient livrer leurs prises aux poissonniers. Autre indication qui va à l'encontre du pseudonyme « poissonier », le fait qu'il ait adressé plusieurs poèmes composés dans l'Ain, en Bresse où il devait avoir évidemment une occupation professionnelle.

Entrons maintenant dans le domaine des certitudes avec le fait qu'il a appartenu comme membre correspondant, à l'association *l'Athénée Ouvrier*, de Marseille, dont j'ai déjà parlé dans d'autres articles. Je rappelle simplement que le but de cette association était le développement de l'instruction dans la classe ouvrière afin que celle-ci put s'élever par la promotion sociale et devenir une part intégrante de la bourgeoisie. Ce rêve, malgré l'actionnariat populaire et autres bagatelles n'est pas encore réalisé... Il n'empêche que *l'Athénée Ouvrier*, qui procédait du mouvement à la mode à cette époque qu'était les poètes-ouvriers, contradictoirement, a contribué à la prise de conscience de classe par les ouvriers.

Effectivement, on trouve plusieurs de ses poèmes dont l'un « L'ugananda » (« La huguenote ») montre son sens de la tolérance et de la justice, dans les recueils publiés par *l'Athénée Ouvrier* de 1846 à 1852.

Mais, il avait commencé à écrire en occitan avant, puisque son premier texte paraît avoir été publié dans le journal de Josèp Desanat, *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)*, en 1842. Il continuera d'ailleurs à collaborer à cette publication pratiquement jusqu'à sa disparition en 1846.

Il reprend une collaboration occitane régulière dans le journal de Mariús Féraud, *Lo Caçaire (Le Chasseur)*, en 1863, ce également jusqu'à la disparition du journal l'année suivante.

Troubaire convaincu, il s'oppose au Félibrige, et il a signé quelques pièces sous le pseudonyme « Lo Felibre de Santa Reparada » (« Le Félibre de Sainte Réparade »), dans le cadre d'une polémique qui s'était développée.

L'œuvre d'August Vire (ou de Julian Saget ?) n'est pas de très haute qualité. Les francismes y sont nombreux, et quant à l'inspiration, on peut dire qu'elle est bien dans le

genre romantique de l'époque, avec le talent en moins par rapport à un Lamartine par exemple. Il reste que quelques pièces sont encore lisibles et qu'elles portent témoignage de la vitalité de la littérature occitane au moment où celle-ci entre en renaissance.

LE NÉGOCIANT EUGÈNI VIVARÈS

La région de Sète, et cette dernière cité en particulier, a fourni un certain nombre de créateurs à notre littérature. Je parlerai une autre fois de *l'Armanac Setòri* (*l'Almanach Sétois*), qui parut de 1893 à 1913 avant de paraître de nouveau ces dernières années, et dont les animateurs furent notamment Josèp Soulet (1851-1919) et Gustau Thérond (1866-1941), fondateurs également de la *Felibrenca de Sant Clar* (*Félibréenne de Saint-Clair*). On sait que le mont Saint-Clair est la hauteur au pied de laquelle a été construit le port de Sète à partir de 1666, et qui en constitue une sorte de figure emblématique.

Mais, avant la renaissance des années 1850 de laquelle est issu le Félibrige et précisément les deux hommes dont j'ai cité les noms, la ville a connu d'autres créateurs dont certains rallièrent plus tard le Félibrige ou s'y opposèrent. L'un de ces personnages est Eugèni Vivarès. Il est né à Sète le 10 février 1808, au numéro 1 de la Grand'Rue, dans une famille commerçante. Il effectue ses études primaires et secondaires dans sa ville natale avant d'aller à Paris dans les années 1830 ; il obtient la licence en droit en 1831. Il retourne alors à Sète où il poursuit une carrière de négociant. Intéressé comme beaucoup de bourgeois de l'époque par les activités intellectuelles, il fonde en 1844 le journal *La Méditerranée*, puis en 1848, à Montpellier, *Le Messager du Midi*. C'est dans ce dernier journal qu'au témoignage de *l'Armanac Setòri*, il devait écrire durant plus de 35 ans avec une liberté et une ouverture d'esprit qui venait davantage de son caractère que de son état de fortune ! Durant plus de 25 ans, il fut conseiller municipal de Sète où il décéda le 21 novembre 1887.

Il avait commencé à écrire dans les journaux locaux dès son retour à Sète. Outre des articles sur l'actualité surtout économique, il a taquiné les muses tant françaises qu'occitanes, et il a laissé un certain nombre de poèmes qui ne manquent pas de mérite, dans les deux langues.

Mais, c'est en occitan qu'il demeure pour nous le plus intéressant car là il met en scène les habitudes et les types populaires ce qui constitue l'histoire au vrai sens du terme. Ces textes seront publiés dans divers journaux et certains comme « La volalha en revolucion » (« La volaille en révolution »), qui parut d'abord dans *l'Indépendant* de Montpellier, et surtout « La volada de las focas » (« La battue aux foulques »), ont fait l'objet de publications à part.

« La volada de las focas », dont la première édition est de 1844, est de loin son œuvre la plus connue. La « foca » est en français l'oiseau appelé foulque qui vit de préférence dans les grands plans d'eau ouverts où il fait l'objet encore au moment de sa migration d'une chasse sur les étangs languedociens et provençaux. Ainsi, aussi bien dans l'étang de Thau que dans la mer de Berre ou l'étang de Bolmon, cette chasse qui à la vérité constituait plutôt à l'époque un massacre, a inspiré divers auteurs. Car il n'y a pas qu'Eugèni Vivarès qui se soit emparé du sujet. Et en 1838, Victor Sibour (1784-1852), avocat et secrétaire de mairie à Marignane, publie « La cocha dei focas o la Marselhada » (« La battue aux fouques ou la Marseillade »), qui de même que « La volada de las focas », relève du genre héroï-comique très en vogue au XVIII^e siècle et dont le plus illustre représentant dans notre langue fut l'abbé Fabre, de Sommières (Gard), prieur à Celleneuve.

Dans « La volada de las focas », Eugèni Vivarès fait un portrait des chasseurs, ou plutôt des massacreurs, qui venaient faire un carnage des oiseaux. Mais aussi de toute la... faune (!) qui gravitait autour de cette manifestation, avec la préparation de l'affaire comportant en particulier des repas abondants et variés, et la venue des massacreurs qui provenaient de toutes les localités de la région mais surtout de Montpellier et de Sète. Bien entendu, ce sont ces derniers, les Sétois, qui sont mis le plus à l'honneur par l'auteur !

Très bien écrit, avec des descriptions réalistes où chacun pouvait retrouver son voisin malgré des exagérations, un sens aigu du comique, une langue populaire authentique, ce

poème en quatre chants a connu un long succès. Il a fait l'objet d'une réédition pas son auteur qui l'avait soigneusement revu, en 1885. Un extrait en a été repris en 1902 dans *l'Armanac Setòri* et le journal occitan de Montpellier, *La Campana de Magalona (La Cloche de Maguelonne)* l'a reproduit intégralement en 1927. Enfin, en 1979, le *Ceucle Occitan Setòri* en a fait une publication en orthographe classique ce qui le met à la portée de tous les lecteurs.

On notera qu'Eugèni Vivarès, bien que Sétois, a introduit des traits de l'occitan de Montpellier, probablement en référence à l'abbé Joan-Baptista Fabre. Je rappellerai à ce propos que lors de la création du port de Sète, un certain nombre de Martégaux vinrent s'établir dans la ville nouvelle apportant avec eux des particularités de l'occitan provençal maritime : et c'est bien ce que nous retrouvons parfois aujourd'hui. Un seul exemple : "siáu" ("je suis"), alors que la forme occitane languedocienne commune est "siái". Sans parler bien sûr, mais là la question est différente, d'un vocabulaire commun aux cités maritimes et qui présente des similitudes dans les parlers populaires sur l'arc qui va de la Sicile au détroit de Gibraltar.

Rien de plus à dire si ce n'est que je vous conseille de lire « La volada de las focas » qui montre comment un auteur bourgeois soutient par son expression linguistique la culture du pays et sait, avant que le mot ne soit entré (et pour cause!) dans le vocabulaire, éviter la pagnolade.

UN CURIEUX PERSONNAGE : CARLES JOAN VON KOTHEN

C'est un curieux personnage que j'évoque avec la figure de Carles Joan Von Kothen, car si la presque totalité de son écriture est de langue française, ce fut pourtant lui, qui en langue occitane, célébra de belle manière le troubaire marseillais Pèire Bellot.

Il est né à Marseille, le 30 décembre 1814. Son père, Adolphe Frédéric Von Kothen était un noble baron suédois, et il avait quitté la Finlande, sa patrie, au moment où, celle-ci, en 1809, fut annexée par la Russie. Il s'installa à Marseille et y devint négociant. Il se maria avec Margarida Aglaë Etienne, fille de Joan-Batista Etienne, marchand de toiles pour les navires, et c'est de cette union que naquit Carles Joan, donc finlandais par son père, et provençal par sa mère.

C'est de cette dernière que l'enfant hérita de sentiments religieux profonds et d'un amour de Marseille et des traditions provençales.

Il fait ses études classique chez les Jésuites établis à Brigue, en Suisse. Il y apprend la langue allemande et y acquiert un goût pour les lectures sérieuses. A la fin de ses études, poussé par ses parents, il pratique le négoce de la toilerie, mais après une douzaine d'années d'obéissance, il renonce à cette activité qui ne le passionne pas, et se contentant d'une petite fortune, il se consacre surtout aux activités des établissements de charité.

Mais, il s'intéresse aussi aux travaux scientifiques et historiques de la *Société de Statistique de Marseille*, et il s'adonne à des recherches historiques. C'est ainsi qu'en 1850, il publie un « Essai historique et archéologique sur l'abbaye de Saint-Victor-lez-Marseille », et à partir de 1855, dès la création de la *Revue de Marseille et de Provence*, il collabore régulièrement à cette publication. Son travail le plus important, et qui demeure un ouvrage de référence est sa « Notice sur les cryptes de l'abbaye de Saint-Victor-lez-Marseille ».

D'une modestie exemplaire, Carles Joan Von Kothen, très souvent ne signait pas ses productions. Et c'est précisément ce qui se passa lors du concours organisé en vue de l'inscription à placer sur le tombeau offert par souscription publique à Pèire Bellot, décédé dans la nuit du 3 au 4 septembre 1855, et qui avait été enterré en terre commune. On sait que Pèire Bellot a été l'un des troubaires occitans qui a obtenu un succès populaire exceptionnel. Il était considéré à l'époque comme l'un des maîtres, sinon le grand maître des lettres occitanes. Certes, aujourd'hui, on ne peut pas dire de cette œuvre qu'elle ait une grande valeur, mais il reste qu'en son temps, elle a exercé une influence considérable.

En tout cas, la commission, composée d'un certain nombre de personnalités comme Augustin Fabre, Bory, Bouillon-Landais, Désanat ou Casimir Bousquet, eut à choisir l'épithète parmi 113 envois de 91 poètes de Provence et du Languedoc, ce qui, mieux que toutes les affirmations, constitue la preuve du prestige dont jouissait Pèire Bellot !

Voici d'ailleurs cette épithète qui constitue un parfait résumé de la vie et de l'œuvre de Pèire Bellot que j'ai présenté dans ces mêmes colonnes :

Vaquí donc, ò Bellot ! cher poèta-caçaire,
Lo pòsta onte la mòrt t'a cochat de son dalh !
Fins qu'au darrier moment siás estat galejaire,
E pasmens de malurs n'as pron portat lo fais.
Bòn crestian, sensa fèu, franc e galòi trobaire,
Ton nom e tei bèus vèrs duraràn cent còps mai
Que l'umble monument que venèm de ti faire...
Lo frejau perirà... Ta memòria jamai !¹

L'auteur de l'épithète avait gardé l'anonymat, et ce n'est que le 27 novembre 1856,

soit près de 5 mois après la translation du corps de Père Bellot dans le tombeau qu'on lui avait élevé, qu'un journal marseillais, Le Nouvelliste, révéla qu'elle était de Carles Joan Von Kothen, ce qui confirme la modestie du personnage.

Pour nous, nous retiendrons combien, au XIX^e siècle, était encore courant l'emploi de l'occitan à Marseille, même dans les hautes classes de la société où pourtant se recrutaient ceux qui, sous l'influence du pouvoir passaient au français.

Carles Joan Von Kothen s'éteignit à Marseille, à la suite d'une grave maladie le 8 mai 1884.

¹ Voilà donc, ô Bellot ! Cher poète-chasseur / Le poste où de sa faux la mort t'a couché / Jusqu'au dernier moment tu as été un amuseur / Et pourtant tu as connu beaucoup de malheurs / Bon chrétien, sans méchanceté, franc et joyeux poète, / Ton nom et tes beaux vers dureront cent fois plus de temps / Que l'humble monument que nous venons de t'élever / La pierre de taille périra... Ta mémoire jamais !

LA POETESSE DE L'UBAYE : GERMANA WATON DE FERRY

Les Alpes méridionales, qui sont de langue occitane, ont donné à notre culture un certain nombre de créateurs. Cependant, si l'on excepte la région de Forcalquier, il y a eu un certain effet retard dans la Renaissance du XIX^e siècle, ce qui se comprend en raison des difficultés économiques qui y étaient grandes. Et la plupart des auteurs alpins qui se manifestèrent à ce moment, résidaient hors de ces montagnes car ils avaient dû aller gagner leur vie.

J'ai déjà présenté parmi les premiers ouvriers, l'abbé Francés Pascal (*La Marseillaise*, 9 juillet 2000), de Gap, et ceux de la région de Forcalquier, très liée à la basse Provence. Je présenterai une autre fois le restaurateur de l'orthographe occitane, le docteur Honnorat, d'Allos, qui constitue un cas particulier. Aujourd'hui, c'est d'une poétesse originale, Germana Waton de Ferry, que je parlerai.

Germana Waton de Ferry est née le 15 octobre 1885, à Riez (Alpes de Haute Provence, alors Basses Alpes). Elle se retrouve très vite à Barcelonnette, dans la vallée de l'Ubaye, où son père a été nommé principal du collège de cette sous-préfecture ; c'est là que les meilleurs élèves venaient compléter leur instruction. Mais elle fait ses études au pensionnat Saint-Joseph où les "demoiselles" reçoivent l'instruction et où, bien entendu, comme d'ailleurs à sa maison, on ne parle que français. Mais, de très bonne heure, elle s'intéresse au parler populaire de la vallée et elle apprend l'occitan au contact des femmes de service et des bergers des troupeaux qui venaient estiver.

C'est comme cela qu'elle commence à écrire en occitan et collabore tant en vers qu'en prose au *Journal de Barcelonnette* ainsi qu'à la revue de Gap *Alpes et Midi*. Et par ailleurs, elle écrit quelques saynètes pour le patronage des jeunes filles de la bourgeoisie de Barcelonnette.

Elle épouse l'ingénieur Waton qui dirigeait les travaux de construction de la ligne de chemin de fer de l'Ubaye qui, je le rappelle, ne devait jamais être terminée : mais lorsque l'on se rend en Ubaye par la route, on suit cette ligne dont on voit les tunnels qu'aucun train n'a jamais emprunté. En 1938, elle va résider à Chorges, gros bourg situé près du confluent de l'Ubaye et de la Durance, son mari ayant été nommé là en raison de ses fonctions. Malade, elle devait mourir à Valréas (Vaucluse), où elle s'était installée, après de longs mois de souffrance, le 18 mars 1956.

C'est en 1931, à l'occasion des cérémonies du septième centenaire de la fondation de la ville de « Barceloneta » (la « pichòta Barcelona »), par le comte catalan de Provence, Ramond-Berenger IV, que Germana Waton de Ferry, qui s'est inscrite au Félibrige, rassemble les bonnes volontés pour fonder l'*Escòla de la Valèia* (*École de la Vallée*), dont elle restera la présidente jusqu'à sa mort.

Évidemment, si l'activité de cette association est essentiellement centrée sur la tradition ou prétendue telle, elle a permis d'une part une certaine ouverture, d'autre part a assuré la transmission d'éléments ethnographiques qui sans cela auraient été perdus. Ouverture étant donné les rapports avec *Lo Calen de Marselha* (*La Lampe de Marseille*) dirigé par Jòrgi Reboul, et l'*Escòla de la Valèia*, qui disposait d'une troupe de théâtre de qualité, a joué une pièce de ce dernier. Transmission du patrimoine par l'intermédiaire également de ce théâtre qui a joué la « Pastorala de la Valèia » (« Pastorale de la Vallée »), qu'elle avait écrite et fut publiée en 1937.

En 1941, elle rassemble dans les « Chants de la Valèia » (« Chants de la Vallée »), une douzaine de pièces charmantes qui mettent en scène les types populaires de l'Ubaye.

Surtout, en 1954, paraît « Benoita » (« Benoîte »), poème en quinze chants sur une strophe presque mistralienne. Utilisant l'histoire de Benoita, jeune bergère du Laus qui au

XVII^e siècle avait fondé un sanctuaire dans un vallon solitaire, elle évoque la vie de la montagne, mais exprime aussi la ferveur mystique de l'auteur. Disons que la thématique est clérico-rustique, mais que le poème est d'une très grande richesse linguistique. C'est aussi un poème de l'attachement à la terre et à la langue d'oc. Acte de foi à une religion certes, mais également à la langue et à la culture occitanes. Un poème qui permet à Germana Waton de Ferry d'avoir une place d'honneur dans la littérature occitane contemporaine car il va bien au-delà de la simple pratique religieuse.

En outre, elle a laissé de nombreux inédits. Notamment une « Pastoral de Durença » (« Pastorale de la Durance ») composée durant son séjour à Chorges, et dans laquelle sont présentés les gens de la vallée de la Durance.